

F P E A
S

DÉJÀ PARU

- Wisielec, *Hardcore ou la Tribulation*
Jérôme Delclos, *Vingt Leçons de philosophie par le meurtre*
Jacques Barbaut, *Alice à Zanzibar. 238 limericks suivis de leurs règles,
d'une postface et d'un index*
Laurent Thinès, *La Vierge au Loup. Récit d'un psychopathe*
Jérôme Delclos, *Cendrillon en Pologne*
Laurent Robert, *Sonnets de la révolte ordinaire*
Alexis Legayet, *Bienvenue au paradis*
Marie-Hélène Moreau, *Quartier des Innocents*
Olivier Massé, *La Chienne*
Christophe Esnault, *Lettre au recours chimique*
Xavier Serrano, *The Dead Letter Society. La bibliothèque imaginaire
de Roland Bartleby*
Guillaume Decourt, *À 80 km de Monterey*
Alexis Legayet, *Délivrez-nous du mâle*
Muriel de Rengervé, *Nos paradis perdus*
Frédéric Bécourt, *Attrition*
Jean-François Seignol, *Le Tango des ombres*
Tristan Felix, *Les hauts du bouc & autres nouvelles*
Marc Delouze, *La Divine Pandémie*
Watson Charles, *Seins noirs*
Emmanuel Venet, *La Sainte-Recommence*
Guillaume Decourt, *Le Bonjour de Christopher Graham*
Christophe Esnault, *Pas même le boucher*
Nancy Huston, *En fleurs et en os*

RECOMMENCER

CYRIL AUBECOUR

RECOMMENCER

ROMAN



Æthalidès

©Æthalidès, 2024
ISBN : 978-2-491517-47-2
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

Un homme moderne, et c'est en quoi il est moderne, vit familièrement avec une quantité de contraires établis dans la pénombre de sa pensée et qui viennent tour à tour sur la scène.

Paul Valéry

MONICA

Qu'est-ce qu'il y a? Ça n'a pas l'air d'aller...

ROSS

Ma femme est lesbienne.

JOEY

Cooooool!

Friends

PREMIÈRE PARTIE

LE SYNDROME
DE ROSS

Sylvain Mazel avait trente-neuf ans quand le syndrome de Ross le frappa.

Touchant exclusivement les individus de sexe masculin, le syndrome de Ross (*Ross Geller syndrom*) se caractérise par le symptôme suivant : au moment où, après une maturation qui le conduit à accepter le mariage (on sait bien qu'en vérité, ce sont toujours les femmes qui proposent) puis la procréation (ce sont là, bien entendu, par nature les femmes qui disposent), au moment donc où il croit embrasser la vie de couple et la vie de famille, où il est peut-être prêt pour la vie adulte, l'homme apprend de son épouse enceinte qu'elle est lesbienne.

Ross Geller est considéré à tort comme le patient zéro. Même si des cas présentant des pathologies similaires ont été décrits dans les années quatre-vingt, le syndrome de Ross a été formellement identifié pour la première fois à Manhattan le 22 septembre 1994.

Profitant d'une prophylaxie quasi nulle, le syndrome s'est rapidement propagé dans l'ensemble des métropoles occidentales suivant une courbe proportionnelle à leur degré de raffinement. Londres, Amsterdam, Berlin et Paris sont, en Europe, les foyers de développement du syndrome les plus actifs.

Sylvain Mazel habitait la banlieue parisienne et n'était qu'à quelques stations de RER d'une exposition éventuelle. Comme tous les futurs porteurs du syndrome, il n'eut pas conscience d'être atteint. Il contracta un syndrome de type tardif et évolutif. Au sixième mois post-partum, et suite à la dépression du même nom, les premiers signes se manifestèrent. Il encouragea sa femme à sortir pour danser, pour *se réapproprier son corps* ou pour *retrouver sa vie*, pendant qu'il restait avec le bébé des soirées, puis des nuits entières. Pour un observateur non averti, cette attitude aurait pu s'expliquer par son incorporation dans le féminisme (enrôlement inévitable pour les hommes de sa génération qui n'ont pas bénéficié du rempart du service militaire) et par sa volonté d'être un père et un mari *de son temps*.

Le syndrome muta ensuite dans sa phase active et Mazel fut officiellement diagnostiqué. Sa femme ne dormait pas vraiment chez des copines, elle faisait *des expériences* ou *explorait sa sexualité*, selon les expressions aussi navrantes que consacrées des magazines féminins qu'il lisait seul à la maison après son départ. Elle traînait aussi dans les bars et les boîtes spécialisés, *gay, lesbien et transgenre*.

Sylvain Mazel présentait toutes les manifestations cliniques du syndrome ; au demeurant la compréhension dont il faisait preuve révélait les atteintes exercées sur son système nerveux. Comme dans Zola et sur les cartes de visite des marabouts, il espérait son retour en tant que mère et épouse. Par un irrationnel et puissant réflexe de survie face à la maladie et par amour peut-être, il croyait en un nouveau départ.

En outre, il avait la charge d'un enfant, d'un foyer et même d'un projet de vie.

À ce stade, une précision s'impose, Sylvain Mazel n'était pas adepte du fantasme qui consiste à voir ou à imaginer deux femmes faisant l'amour, fantasme courant chez les mâles, ses congénères, fantasme de machiste *has been* et de sultan à la petite semaine, selon lui. On parle, dans certains cas de « syndrome de Ross du premier degré », de compensation érotique accompagnée. Cela ne marchait pas chez lui.

Il reprit le cours de cette existence devenue incertaine. Le syndrome travaillait dans les profondeurs de la vie domestique. Mazel ne tentait rien pour l'endiguer, préférant axer sa rémission sur le déni, un remède bien connu.

Quelques mois plus tard, à la défaveur de son déménagement à Lyon, le syndrome explosa. Lyon n'y est pour rien, c'est une ville merveilleuse. C'est juste qu'une fois contracté, le syndrome de Ross est fatal. La seule incertitude est le temps de maturation, lié au sujet d'une part et aux facteurs externes d'autre part.

Ainsi, Sylvain Mazel rechuta. Le syndrome entra en phase terminale et s'étendit à l'ensemble des terminaisons du patient. Il atteignit son paroxysme à l'occasion du *coming out*.

Le *coming out* c'est l'aveu à vos proches, à vos amis, à ceux à *qui vous n'en aviez pas parlé*, bref à la France entière, que vous êtes atteint du syndrome de Ross. Vous en devenez au mieux source de pitié, au pire de

suspicion. Pour le patient, c'est un summum de *tristitude*, le laissant à son hétérosexualité banale et aux sorties de crèche solitaires.

Un drôle de mot, « coming out », tant cette sortie a tout l'air d'une entrée dans l'homosexualité.

Le lesbianisme en l'occurrence.

Il faut l'avouer, bien que libéral en termes de mœurs, Sylvain Mazel n'avait pas une grande sympathie pour les lesbiennes. Phonétiquement inélégant, le mot déjà lui posait problème. Cet enchaînement d'alvéolaire et de bilabiale encadrées par deux voyelles mi-ouvertes antérieures non arrondies appelait plus les camionneuses que la poésie de Sappho. Et il lui semblait bien dommage qu'au motif qu'une poétesse grecque avait posé son cul sur Lesbos, antique île de pêcheurs de moules, on eût consacré l'emploi d'une métonymie pour le moins douteuse.

Que pouvait-il dire du synonyme usuel sinon qu'il ne rattrapait rien? Gouine évoque en effet au mieux un groin qui couine.

Il y a encore goudou.

C'est mignon goudou.

Sylvain Mazel était de cette génération qu'on dit *désenchantée* (il est possible d'ululer comme Mylène Farmer à la lecture de cette phrase). Né sous Chantal Goya, il avait joué à Pong puis à Donkey Kong, il avait vécu avec un enthousiasme sincère l'avènement de la disquette grâce à l'Amstrad CPC 664 qui avait

définitivement relégué le CPC 464 à l'ère de la préhistoire informatique. Il avait tourné le dos à sa collection de 45 tours pour une promesse de fidélité analogique à l'éclat argenté. Il avait connu ses premiers émois érotiques interactifs grâce au 3615. À chaque fin de mois il s'était fait engueuler par ses parents à cause des longues heures au téléphone qui coûtaient cher.

Enfant du collège unique¹, il avait été élevé devant un écran unique. Il se rappelait les commentaires matinaux, enthousiastes et boutonneux de *Happy days*, sa joie quand revenait, après une semaine d'attente, le mercredi l'épisode mal doublé de *21 Jump Street* qui donnait aux plus de quinze ans une excuse pour continuer à regarder le club Dorothee, et le dimanche l'épisode mal traduit de *Starsky et Hutch* qui donnait à son père l'occasion de s'extasier avec une candeur toujours renouvelée sur la Ford Gran Torino rouge et blanche.

Il se rappelait la joie de ce paternel quand il leur préparait du Tang, comme s'il s'était agi d'une potion ancestrale que, de génération en génération, les pères transmettaient rituellement à leurs fils.

Il se rappelait les étés infinis, les orgies de melons et de livres, les cascades de rivières et de mots, les impressions qui paraissaient aussi réelles que la transpiration qui ruisselait le long de ses flancs quand, allongé dans les édredons de plumes de ses arrière-grand-mères ou étendu sur les berges de roches plates, il lisait.

Il se rappelait la découverte que dans les livres une autre vie est possible, sans limites, par le seul truchement de l'esprit. Il lut trop tôt, trop vite et dans le désordre. Il se gâcha *La Recherche*, il se sabota *Les frères Karamazov*,

1 · En référence à la loi française du 11 juillet 1975, dite «Loi Haby», du nom du ministre français de l'Éducation nationale René Haby, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing (note de l'éditeur).

il se caviarda Céline, il s'empêtra dans Montaigne, il se sabra *Chatterley* et il châtra Faulkner. Mais le reste, les autres, Homère, Hugo, Dumas, Vian, Gautier, Zola, Herbert, Leblanc, Maupassant, Hesse, Tolkien, explosèrent en gerbes lumineuses dans son front comme Challenger dans le ciel de Floride.

Il se rappelait les orages après le quinze août qui annonçaient la fin des vacances.

Il se rappelait ses pleurs les veilles de départ, quand il devrait abandonner les crêtes de verdure découpant l'azur et retrouver la grande ville et ses cieux couleur de cours d'immeubles. Il se consolerait du bitume grâce au skate, aux rollers et au Raleigh. Il ne lirait plus que le soir et serait forcé de reprendre les négociations quotidiennes pour un chapitre de plus quand il venait de quitter des heures sans temps et des champs sans façades.

Il se rappelait les rentrées tristes et l'ennui salulaire, l'attente de ses parents occupés, de ses copains qui avaient dit qu'ils viendraient mais qu'on ne voyait point arriver ; ces moments d'arrêt, ces événements immobiles comme des Rubik's cubes grippés qui donnaient au retour du parent, de l'ami ou de l'activité la réassurante et fluide promesse de six faces monochromes, et le goût de la vie coulant dans les veines.

Il se rappelait ce rêve récurrent : dans une foule de carnaval brésilien, Madonna le prenait par la main et lui montrait la lune, puis il lui fallait rejoindre la chanteuse sur le toit terrasse d'un immeuble ultra-moderne et la lune était ronde comme la poignée de l'immense porte en verre et la poignée se transformait en camembert sous ses doigts.

Il pensait être passé à côté de sa vocation d'écrivain à cause de Canal +. Ses parents firent partie des premiers abonnés et son adolescence, plutôt que par l'écriture, fut rythmée par les visionnages multiples et incomplets de nombreux films (jamais sept, mais souvent trois ou quatre fois; il aimait les reconstituer façon puzzle au gré des rediffusions). Sans parler des bribes de pornos chapardées entre une heure et quatre heures du mat', réveil placé sous l'oreiller, descente lente et feutrée des escaliers, allumage de la télé sans faire claquer les boutons (précaution sonore indispensable dans ce monde sans télécommandes), gaule violente (comme disait Vercingétorix) et petite affaire rapide, aux aguets, entre peur et excitation. Sans parler du magnétoscope (le bétamax, cette blague!) parce qu'on pouvait, pour la première fois, échapper au diktat de la télé et se procurer l'illusion bon marché de maîtriser le temps en collant des bouts de films ou d'émissions à tout moment comme du scotch narratif.

Il était rentré à Louis-le-Grand à la force de ses bulletins de notes (le temps de la discrimination positive n'était pas encore venu). Il serait bien resté dans son lycée de banlieue, mais sa mère ne pouvait manquer l'occasion de faire briller sa progéniture. Pour s'adapter à la compétition érigée en règle dans l'établissement ainsi qu'à la *périphobie* des rejetons du cinquième, le jeune Sylvain trouva la parade, il décida de vivre selon le principe de supériorité. Sa mère, enseignante elle-même, lui avait très tôt inculqué une méthodologie infaillible qu'il appliquait avec un esprit vif, une mémoire diligente, une curiosité modérée et une soumission souriante.

Ce cocktail passe souvent pour de l'intelligence bien qu'il ne s'agisse que d'une conformité, à la fois innée et acquise, aux normes du système éducatif.

Cette tournure d'esprit n'en était pas moins efficace et Sylvain cultivait l'élitisme au sein de l'élite. Il s'éloignait de la simplicité qui avait cours dans sa famille et se créait un dandysme sur mesure, dandysme qui le poussait déjà vers une forme de divergence : quand ses copains du neuf quatre le pressaient, avec la ferveur propre aux quêtes d'identité adolescentes, de choisir entre Mega Drive et Super Nintendo, il leur opposait la puissance autrement fertile de la littérature ; quand ses camarades de classe le questionnaient sur ses lectures de Balzac ou de Flaubert au programme, ou le sommaient de prendre parti pour Althusser ou pour Debord, il leur répondait Mortal Kombat. Il était fier de cultiver ce snobisme banlieusard, cet art d'être ailleurs pour n'appartenir à personne, cette navigation à vue dans l'entre deux pour n'être défini ni par un milieu ni par l'autre. Il tentait encore de danser le smurf dans le secret de son walkman. Et, dans la confiance du miroir fixé derrière la porte de sa chambre, il donnait naissance à des chaînes de bras elles aussi autoreverses. En société, il ne jurait que par Bach, Chopin et Rachmaninov.

Il fit ses deux années de prépa en méprisant les mecs vraiment cool qui arboraient Bi bop, Tatto ou Tam tam dans l'ignorance bienheureuse de l'obsolescence schumpetérienne. Lui attendait ses rendez-vous dans les cafés en tentant, aussi indifférent à la guerre Iran-Irak qu'à la guerre Apple-IBM, de percer les mystères de la philosophie, qui contrairement à la littérature, se refusait à lui.

À l'heure où les jeunes, parisiens comme banlieusards, fumaient des joints et voyaient leurs premières expériences sexuelles gâchées par la capote (l'éjaculation précoce est acceptable lors d'une première fois, mais jouir en pinçant l'embout en latex, c'est une autre histoire), Sylvain Mazel bossait son entrée à Normale.

Supérieur il restait, vouant ses nuits à la lecture, attendant pour la luxure l'idole propice. L'amour en ce temps-là était moins pour lui le noble prêtre-nom de l'appétit sensuel qu'une véritable posture esthétique. Yseult sur sa gauche, Tabatha Cash sur sa droite, au milieu Tristan qui ne voit ni l'une ni l'autre.

Il fut à vingt ans déniaisé par une femme mariée qui lui fit toucher du doigt les réalités de la passion charnelle et de l'anatomie féminine. Cette femme libérée dont l'instabilité émotionnelle aurait fait pâlir d'envie n'importe quelle écrivaine d'autofiction l'initia, entre autres, au téléphone portable. Elle lui offrit son premier GSM (*Motorola flare*) et sa première carte prépayée afin qu'il pût la rejoindre entre deux cours et lui faire bénéficier des flots de sa frustration, délivrés après d'austères années d'étude. Mazel prit peur quand elle lui parla d'enfant, il la quitta et en cadeau de séparation elle lui offrit *Le Maître et Marguerite*.

En 1998, il abandonna ses études alors que Brin et Page fondaient Google. Le jour de l'agrégation, il sortit de la salle d'examen en aspirant de grandes goulées de liberté et il entendit éclore les bourgeons des platanes de la rue d'Ulm. Il constatait que l'idée de carrière lui était, comme la légion, parfaitement étrangère. Il ne voulait plus jouer à marcher sous les coupoles de

l'érudition, jouer à se chercher dans les miroirs de la connaissance ou jouer à arpenter les pavés de la jalousie universitaire, il voulait jouer à *Counter Strike*. En salle, tant que cela était encore possible, tant qu'il y avait sur le poste d'à côté des types se faisant appeler Lion du Panshir, des types qu'il n'aurait jamais croisés à la Sorbonne, des types réels à qui on pouvait payer un Coca après leur avoir balancé un *head shot*. Plus tard, bientôt, on pourrait jouer en ligne avec des gars à l'autre bout de la planète, ça serait excitant, ça vous ferait croire à un partage, presque à une égalité, du moment qu'on serait connecté, mais ça effacerait l'altérité. Mazel ne croyait pas aux promesses enchanteuses du nouveau village. Il avait grandi dans un espace-temps limité, constitué de successions lisibles ; il se retrouvait adulte dans un monde de jaillissements ininterrompus et non hiérarchisés. Cette brusque évolution ne l'avait pas rendu heureux. Il avait l'impression que la majorité des cerveaux de l'espèce humaine n'étaient pas prêts à ce changement. En attendant, le sien aspirait à lire et flottait *dans l'air trop lourd du presque rien*.

Des études récentes ont mis en évidence, chez un nombre significatif de patients, l'existence d'un terrain prédisposant au développement du syndrome de Ross. Il n'est pas possible dans l'état actuel des recherches de déterminer avec certitude si l'origine de cette propension est d'ordre génétique ou sentimental. Selon cette théorie, les futurs porteurs créeraient à leur insu les

conditions favorisant l'apparition du syndrome. Lors de cette phase préparatoire le dépistage est quasiment impossible, l'environnement favorable au syndrome ressemble en effet à s'y méprendre à n'importe quelle histoire d'amour : rencontre, mariage, fécondation, divorce.

Cette théorie est critiquée en ce qu'elle a tendance à culpabiliser les porteurs du syndrome : ceux-ci seraient les seuls responsables de la rencontre avec leur femme. C'est pourquoi d'autres chercheurs avancent que tout homme est, à partir de l'adolescence, un porteur sain et qu'il appartient ensuite aux circonstances imprévisibles de la vie amoureuse contemporaine de déclencher l'activité du syndrome, et de faire basculer le porteur dans la maladie.

Dans le doute, il suffira donc de dire que Sylvain Mazel rencontra sa femme à l'ancienne, par son travail.

Il était devenu bibliothécaire.

À bientôt trente ans, il était aussi immature qu'à vingt. Il avait procédé à quelques historiettes, non par vocation amoureuse, mais plutôt pour donner corps à ses désirs et pour rester en contact avec le monde. Ses lectures, venues en renforts de ces hors-d'œuvre sentimentaux, lui avaient donné l'illusion de se connaître alors qu'elles n'avaient été que prétextes à flatter sa propre estime.

Il n'avait pas voulu être à la charge de ses parents déjà effondrés de le voir saccager son avenir glorieux. Il s'était dégoté une manière de mal gagner sa vie mais de conserver du temps libre, une manière de camper dans sa tour d'ivoire et de supériorité en embrassant l'anonymat du service public. Il affichait son dédain

pour l'ambition, mû par un sincère désir d'humilité et peut-être aussi par un peu trop de lectures de Bobin.

Il était rentré au bercail, pour s'excuser presque de ses années de réussite insolente. Après ses brillantes études et malgré sa fréquentation assidue des sommets de l'intellect, il souffrait comme bon nombre de ses contemporains du complexe de l'imposteur. Son émancipation générationnelle avait fait long feu : ses parents, fils de paysans des Cévennes, étaient parvenus à être fonctionnaires ; lui ne serait pas capable de s'élever au-dessus de leur condition alors que son parcours le destinait à évoluer dans le haut des sphères. Pis, il ne se considérait pas comme un adulte à part entière alors qu'à son âge ses parents avaient déjà un enfant de cinq ans (lui), un crédit sur trente ans (celui d'un pavillon cloné en banlieue), et jonglaient, dans l'insouciance caractéristique des baby-boomers, avec la découverte grisante du progrès matériel et l'apprentissage narco-tique des responsabilités.

Il conviendra ensuite de préciser qu'il aima sa femme, de confirmer qu'il la demanda en mariage et d'ajouter qu'il n'était pas prêt.

Le divorce est le seul remède connu contre le syndrome de Ross. C'est d'ailleurs plus généralement le seul remède connu contre le mariage.

Sa posologie est des plus simples, mais il a un effet secondaire handicapant : l'amnésie. En effet, le divorce tend à faire oublier le mariage qu'il vient clore. C'est,

hélas, peu opérant pour les épisodes douloureux, situés, dans le meilleur des cas, à la fin de l'histoire. C'est plus qu'hélas avéré pour les moments heureux qui ont tendance à faire les frais de ce fracas et de ses pertes dont l'évaluation est laissée aux mains balsamiques des avocats.

Mazel ne se souvenait que trop de sa plongée dans les affres de la jalousie. Il donnait d'ordinaire dans une tendance irénique à *esthétiser* la vie. Il aurait pu cultiver son penchant à la paternité *gallinacienne* alors que son mariage volait en sucette et partait en éclats. Il aurait pu transformer les aventures de sa femme en autant de récits littéraires. Il aurait même pu se la jouer à la Robbe-Grillet, ce qui eût été quelque peu anachronique dans sa conception bourgeoise du mariage *so* XIX^e siècle. C'eût été surtout sans compter la force de destruction du numérique. Mazel fit l'erreur de plonger dans le smartphone de la femme qui le quittait. Elle vivait, elle, à l'heure du XXI^e et rencontrait des meufs via les applis en vigueur. Il ne souffrait pas tant de cette séparation et de la panoramique remise en question qu'elle déclenchait, que de la manière dont elle s'exprimait.

Le Samsung S7 devint son maître de réalité et de douleur.

Lors des premiers mois à Lyon, il partageait son temps libre entre l'exploration candide des parcs avec sa fille – Croix-Paquet fut leur préféré – et le voyeurisme obscène de sa déliquescence maritale. En *Swann 2.0*, il épiait les amours de son Odette, il remontait les historiques des sites de rencontre lesbiens et se perdait ensuite dans la scrutation masochiste des SMS et

la vérification malade du journal d'appels. Mazel n'avait aucun talent pour la jalousie. Elle n'entra pas dans sa conception de la relation, car il n'avait, tant pour la susciter que pour la subir, aucun penchant. Il fut donc surpris et privé des ressorts salutaires que confère parfois l'expérience lorsque, née de l'union du cobalt et de l'obsession, l'angoisse, atroce, despotique, planta sur son crâne incliné son drapeau noir.

Il oublia la naissance de leur amour, il oublia comment lui, un jeune homme descendu trop tôt du train de la destruction créatrice qu'on nomme progrès, avait eu la chance de la rencontrer, elle, une jeune femme, plus jeune encore, qui vivait comme si l'effervescence du monde ne l'atteignait pas, dans une intériorité farouche résistant naturellement à l'amélioration impétueuse et asymptotique des conditions de communication, d'information et de divertissement.

Il oublia qu'elle avait structuré sa vie, le poussant à passer l'un après l'autre chaque concours de la *fonction publique territoriale, filière culturelle* (assistant qualifié de conservation du patrimoine et des bibliothèques, puis bibliothécaire territorial et, enfin, le Graal du cadre A : conservateur territorial des bibliothèques). Devenu naïvement bibliothécaire par passion des livres et par dédain de l'ambition, Mazel comprit vite que ce métier n'avait pas grand-chose à voir avec la littérature.

Il oublia qu'elle s'était accommodée de lui, un type en quête constante d'un âge d'or qui n'existait que quelque part dans les années quatre-vingt de sa tête. Il paraît que les natifs de la génération X ont du monde une perception déceptive à tendance pessimiste.

Élevés sous Giscard, ils ont traversé un avant que leur mémoire embellit. La mutation du présent leur échappe, alors ils tentent de s'accrocher aux branches, ce en quoi ils sont superficiels et inauthentiques, les branches étant elles-mêmes à la périphérie et n'ayant pas la force profonde du tronc. Ils sont la génération la moins armée pour s'adapter, ou la plus vulnérable au changement, question de point de vue. Ils ont connu trop d'un avant analogique pour exister pleinement dans le temps numérique, sans qu'ils parviennent à définir le point de bascule d'un temps plein à un temps saturé. Ils errent en conséquence dans les limbes du *c'était mieux avant*.

Il oublia que pour une native Y, elle avait tenu bon et l'avait aiguillonné par son plan de vie, concept peu compatible avec l'hétérodoxie masculine encline à se laisser porter par les événements. Plan de vie qui comprenait le mariage et la procréation.

Comme tous les jusqu'au-boutistes, il aurait en vérité aimé appartenir à ce monde toujours naissant, à cette écume toujours moussante. Mais la vague de l'ipséité est un repoussoir. Le passage à la 3G était pour lui un sujet de préoccupation plus important que le mariage, quasiment une crainte millénariste. Il ne subodorait pourtant pas le centième de la déferlante à venir : la tyrannie de l'image, la dilapidation de la musique, l'asservissement par la disponibilité. En ce début de XXI^e siècle, il supportait mal un espace public où il fallait jouer des pouces et où les gens parlaient à leur oreille.

Il oublia donc qu'elle l'avait épousé et que, comme tous les hommes, exception faite des religieux de tous

poils qui, protégés ou aveuglés par le dogme, demandent vraiment la main de leur femme, il ne s'était marié que par capillarité.

Lorsqu'il contracta le syndrome de Ross, il s'était recroquevillé : responsabilités professionnelles (certes minimales, mais quand on est un rêveur, on est vite atteint par les aspérités de la réalité), couple, propriété. Il portait le déguisement de l'adulte alors que pleurait en lui le petit garçon à jamais inconsolé d'une enfance presque idéale.

L'attribut de la paternité, qu'il considérait comme une usurpation chez la majorité de ses semblables et qu'il méprisait en conséquence, ouvrit le ciel sous ses pieds. Il n'attendait rien, ne se représentait rien, ne se projetait en rien. Il fut, par la naissance de sa fille, comblé au-delà d'espérances qu'il ne savait pas exister. À la question *pourquoi fait-on des enfants?* Sylvain n'avait pas de réponse. Il en avait en revanche à la question *pourquoi ne fait-on pas des enfants?* : pour ne pas faire comme tout le monde, pour ne pas reproduire un modèle dont les limites ont été amplement illustrées, pour préserver sa liberté et conserver la possibilité de se consacrer à soi ou éventuellement aux autres, pour ne pas charger la planète d'un nuisible supplémentaire.

Comme la plupart des hommes, il avait fait l'enfant que sa femme voulait (celui qui, ironiquement, devait relancer leur couple). Il fut donc pris au dépourvu par sa rencontre, à la vingt-quatrième semaine

d'aménorrhée, avec cette roussette qui venait frétiller contre les parois de son aquarium organique. Il fut, en dehors de toute logique, bouleversé par ce contact. En grossissant, la roussette se mua en fœtus qui ne pouvait plus se retourner dans sa capsule liquide. Il ne sentait plus rien frétiller. L'amour pour ce qui se confirma bien être un bébé, et même une petite fille, lui tomba dessus. Il avait un peu oublié l'épisode de la roussette, cette humanité naissante lui rendit toutes les émotions que la pisciculture amniotique avait fait poindre, et bien plus. Il découvrit en lui une capacité d'attachement irréfragable. Toute théorie était abolie, seule comptait cette absolue présence.

Sans que rien ne le laissât présager, Mazel se révéla être un père-mère de premier choix. De ceux qui assument intégralement leur maternité (il était aux hommes ce qu'une mère-poule est aux femmes : un père-moule). De ceux qui sentent la merveilleuse odeur de chien dans les cheveux des bébés. De ceux qui ont lu Florence Pernoux et l'ont trouvée incompétente. De ceux qui décident, en super Dolto, de parler à leur enfant comme à un être éveillé. De ceux qui s'impliquent dans l'allaitement (par respect pour ses abdominaux il n'était pas allé jusqu'à faire une couvade, mais cet empressement appelait la greffe mammaire). De ceux qui s'immiscent dans les jeux des mères.

De ceux qui font tout trop bien et ne laissent pas de place.